

Cannes 1990: La fête du cinéma

Puisque, faute de place, il faut bien se limiter à un nombre assez restreint de films dans ce compte-rendu, nous avons choisi d'évoquer ici les films qui ont constitué, à nos yeux, les plus belles surprises d'un festival qui fut un crû exceptionnel, en espérant qu'ils seront bientôt disponibles pour être présentés à Luxembourg.

Pour une fois, la critique est presque unanime: Cannes 1990 a vraiment célébré la fête du cinéma. Personne ne s'y attendait plus, tellement les deux derniers festivals, et Berlin 1990, étaient médiocres, les palmes ("Pelle", "Sex, lies and videotapes") accueillies sans grand enthousiasme, trop bonnes pour être huées, trop dénuées de surprise pour mériter le prix suprême. Le plaisir s'est donc avéré d'autant plus in-

tense qu'on n'y croyait déjà presque plus et lorsqu'à la proclamation du palmarès, Bernard Bertolucci a annoncé que la palme était attribuée au formidable "Wild at Heart" de David Lynch, notre joie était à son comble grâce à un jury qui, fait plutôt rare à Cannes, a osé être à la hauteur d'un crû exceptionnel et ne s'est pas estimé obligé de faire des concessions diplomatiques. (*)

La sélection officielle ne fut pas la seule à bénéficier de la nouvelle vitalité du cinéma mondial. Les sections parallèles, Quinzaine des Réalisateurs en tête, purent également présenter quelques bijoux, dont un certain nombre de premiers films. Rares furent les vrais déceptions.

(*) Sur France-Inter, Gérard Lefort (de Libération) a émis plus tard l'hypothèse que ce beau palmarès s'expliquait en partie par le pourcentage inhabituellement élevé de femmes (4 femmes pour 6 hommes) dans le jury. Cette thèse ne peut bien sûr que nous plaire mais nous semble quand même quelque peu risquée. Cela dit, il est vrai qu'il s'agissait de quatre personnalités fortes (Anjelica Huston, Fanny Ardant, Mira Nair et Françoise Giroud).

(**) Francis Coppola y fait ce pendant allusion dans "Tucker" et Spielberg évoque la grande peur du "péril jaune" dans "1941".

La critique est presque unanime: Cannes 1990 a vraiment célébré la fête du cinéma. Personne ne s'y attendait plus, après les derniers festivals médiocres.

"Come see the Paradise" (Compétition) en était une. Si nous mentionnons ici ce film exécration d'Alan Parker, ce n'est que pour regretter que le réalisateur anglais travaillant aux Etats-Unis, surestimé depuis "Midnight Express", a réussi à gâcher un sujet aussi fort que l'existence de camps de concentration aux Etats-Unis pendant la deuxième guerre mondiale. Après Pearl Harbour, les Américains ont en effet rassemblé tous les Japonais et les descendants d'immigrés japonais dans des camps. En l'espace de quelques jours, ces hommes et ces femmes ont été obligés de se débarrasser de tous les biens accumulés parfois au cours d'une vie entière et d'aller vivre, dans des conditions plutôt précaires, dans le désert. Après la guerre, ils ont dû recommencer à zéro, à partir de rien. Cet épisode, pas très reluisant, de l'histoire des Etats-Unis n'a, à ma connaissance, jamais été traité au cinéma (**). On peut malheureusement parier qu'après le film de Parker, aucun auteur n'y touchera plus de sitôt. Parker a en effet réussi à mélodramatiser totalement le sujet et à le noyer dans une musique larmoyante où se perd toute tentative d'analyse critique et historique: un syndicaliste américain aime une Japonaise, l'épouse et en a un enfant; pendant la guerre, sa femme et sa fille sont emprisonnées dans un camp tandis qu'il rejoint l'armée. Parker ne réussit même pas son histoire d'amour. A force de ne vouloir blesser personne et ne surtout pas choquer qui que ce soit (ni Japonais ni Américains de tous bords), il finit par ennuyer tout le monde. Même Dennis Quaid est incroyable dans ce film ridicule jusqu'à la dernière image (la retrouvaille des époux).

Parlons plutôt de choses agréables. Hasards de la programmation, nous avons vu dès le premier jour du festival deux films sur la découverte de la sexualité par un jeune garçon. L'un est tunisien et sensuel, l'autre anglais et cruel.

Le premier s'appelle "Halfaouine". Il a été réalisé par le critique tunisien Ferid Boughedir qui a fait déjà deux documentaires sur le cinéma africain. "Halfaouine" est son premier film de fiction. Coup d'essai mais coup de maître. Le héros en est un gamin d'une douzaine d'années qui aimerait beaucoup savoir ce que les femmes cachent sous leurs robes. A vrai dire, la question lui a été soufflée par deux adolescents mais elle finit par obséder le bambin qui usera de toutes les ruses pour découvrir ce fabuleux secret. "Comment parler le plus justement possible d'Enfance et de Sexualité en Terre d'Islam, au moment où les interdits reviennent, plus rigides que jamais?" Boughedir a voulu montrer qu'au-delà des clichés et des lois des intégristes, le Maghreb est aussi une terre sensuelle et belle. Il dépeint les relations hommes-femmes sous un jour inhabituel à nos yeux et atteint, dans ses meilleurs moments (les visites au hammam), la sensualité qui imprégnait un film comme "Noce en Galilée". Drôle et souvent émouvant, respectueux et chaleureux envers les habitants du quartier de Tunis qui donne son titre au film (Halfaouine), il n'esquive pas pour autant la critique sociale et politique et, premier film présenté après "Dreams" d'Akira Kurosawa (film d'ouverture) plaçait d'emblée le festival sous un signe de bonne augure. (Quinzaine des Réalisateurs)

Le deuxième film s'appelle "The Reflecting Skin", est signé Philip Ridley et se trouve diamétralement opposé à l'oeuvre de Boughedir. Dans l'Amérique puritaine des années d'après-guerre, la sexualité est en effet chose autrement plus traumatisante. Le titre du film, si l'on connaît sa signification, crée déjà un malaise. Le grand frère du héros, revenu de la guerre qu'il a faite sur "les îles" (du Pacifique) montre au petit Seth une photo sur laquelle on voit un bébé. "Sa peau était comme un miroir", explique-t-il au gamin fasciné. Nous comprenons peu à peu qu'il est question de la bombe atomique et que le grand frère souffre de quelques retombées. Dans ce monde qui vient d'inventer (et d'utiliser) la plus terrible bombe de tous les temps, comment un enfant pourrait-il grandir normalement? A l'image d'une humanité devenue monstrueuse, tous les habitants du petit village où habite Seth semblent détraqués: la mère est à moitié folle, le père se suicide par le feu, le shérif est curieusement mutilé et pour couronner le tout, un groupe de jeunes pervers s'amuse à violer et à assassiner les enfants de la région. Il n'est somme toute pas très étonnant dans ces conditions que Seth prenne sa voisine pour une vampire et le cadavre d'un nouveau-né à moitié dévoré par les vers pour un ange. "The Reflecting Skin" crée une atmosphère malsaine mais bizarrement envoûtante et peut être comparé au film plus ancien de Robert Mulligan "The Other" qui mettait également en scène des enfants "monstrueux". Fort bien filmé et définitivement à part, ce film dérangeant ne faisait finalement qu'annoncer la violence toute aussi malsaine de "Wild at Heart". (Semaine de la critique)

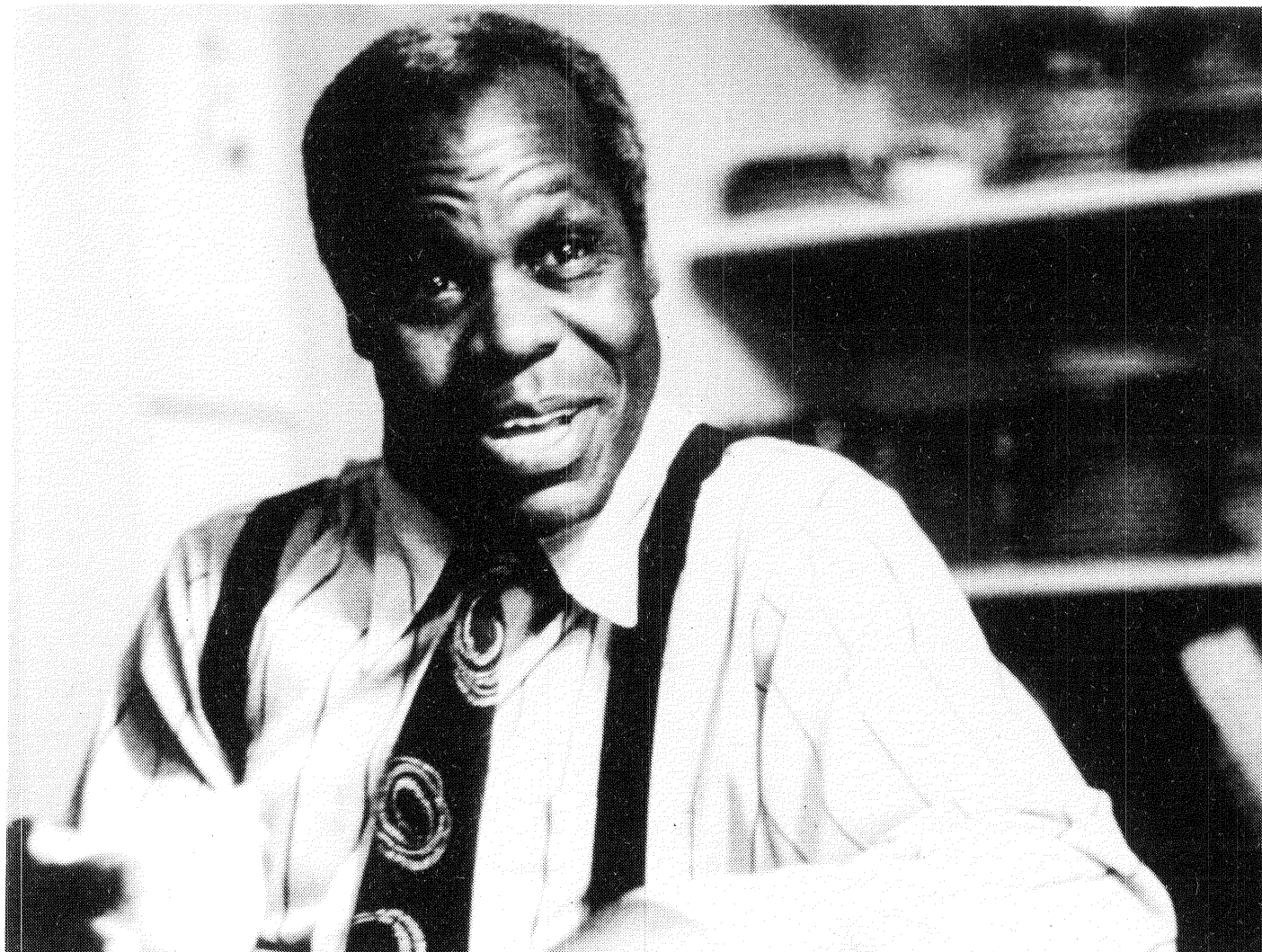
"Halfaouine" et "The Reflecting Skin" sont le premier film de fiction de leur auteur respectif. Il en va de même pour "December Bride" de Thaddeus O'Sullivan qui, comme son prénom ne l'indique pas, est irlandais. "December Bride" raconte avant tout une très belle histoire, celle d'une femme simple mais intelligente qui, dans l'Irlande du début du siècle, sait ce qu'elle veut et aussi ce qu'elle ne veut pas: simple servante au début, elle a fini par trouver sa place entre deux frères. Elle entretient des relations sexuelles avec les deux hommes, refusant malgré la pression conjugale de sa mère, du curé et de tout le village, d'épouser l'un d'eux, même après la naissance de ses deux enfants. O'Sullivan ne proclame rien, ne démontre rien et n'a aucune leçon à donner. De même, son héroïne n'agit pas par conviction ou par principe mais parce qu'elle vit comme elle le sent. Profondément ancré dans la beauté rude des paysages de l'Ulster, ce film parle en toute simplicité de "la terre, de l'héritage et de la religion, mais en vérité, c'est un film sur l'amour, la beauté et le sexe aussi" (O'Sullivan). Rarement, on a vu un aussi beau rôle de femme (interprétée par Saskia Reeves) au cinéma. On a évoqué à son sujet "Jules et Jim" et il est vrai que l'héroïne de Truffaut et la fermière de O'Sullivan ont un lien de parenté lointain, mais alors que la première vit dans un milieu très intellectuel et dans un certain sens plus tolérant, "December Bride" est situé dans un milieu catholique sévère. Voilà pourquoi sans doute, son personnage principal nous semble plus fort et le film de O'Sullivan presque plus touchant que celui de Truffaut. (Quinzaine des Réalisateurs)

Le lendemain de la projection de "December Bride", la Quinzaine nous réservait encore une merveilleuse surprise. "To Sleep with Anger" est le cinquième long métrage de Charles Burnett, Noir américain qui produit des films de manière indépendante depuis près de quinze ans. Bien qu'aucun de ses films ne soit jamais sorti au Luxembourg, il jouit d'une certaine renommée auprès de la critique européenne qui l'a catalogué "cinéaste de la middle-class noire". "To Sleep with Anger" se passe précisément dans cette petite-bourgeoisie noire, à mi-chemin entre les bonnes vieilles traditions et la nouvelle manière de vivre des youpies. Gideon est un brave retraité qui a cru bon d'inculquer certains principes à ses fils. Alors que le premier suit les traces du père, le cadet est en revanche la bête noire (si j'ose dire) de la famille. Pourtant, Junior a un bon métier, mais il ne croit plus aux vieilles superstitions qui ont cours chez ses parents. Arrive Harry, un ancien ami de Gideon que celui-ci n'a plus vu depuis longtemps. Accueilli à bras ouverts dans la famille, Harry s'incruste, et après avoir diverti tout le monde, devient de plus en plus inquiétant, bouscule les habitudes de ses hôtes, détourne le cadet de ses préoccupations, raconte des histoires étranges (il paraît qu'il a tué un homme jadis) et finit par remettre en cause les valeurs de Gideon.

Danny Glover (le collègue de Mel Gibson dans "Lethal Weapon") devait jouer un rôle secondaire mais à la lecture du scénario il s'est enflammé pour le personnage du fabuleux conteur d'histoire qu'est Harry. Il l'interprète avec tout le charme et la malice, mais aussi la dangereuse séduction nécessaires. Comme la famille de Gideon, nous sommes d'abord amusés avant d'être indisposés et finalement embarrassés par ce drôle de bonhomme qui semble avoir quelques vieux comptes à régler avec les gens du voisinage. Il est toujours dangereux de parier dans un film sur le pouvoir d'envoûtement d'un personnage aussi évidemment hors du commun. Charles Burnett l'a réussi et, bien que ses personnages soient profondément ancrés dans la culture noire des Etats-Unis, nous nous identifions pleinement avec cette famille plutôt ordinaire aux prises avec un événement extraordinaire. Sans coups de théâtre, avec une mise en scène sobre mais très drôle, il élève ce petit film au rang d'oeuvre de grande qualité et mérite de trouver enfin le chemin des salles luxembourgeoises.

"The Match Factory Girl" n'a pas été présenté dans le cadre du festival mais au marché international du film. Il s'agit d'un film bizarre du Finlandais Aki Kaurismäki (le frère de Mika Kaurismäki dont on a vu à Luxembourg "Helsinki Napoli"). L'histoire qu'il raconte est triste à en pleurer. C'est celle d'une jeune fille qui ne reçoit aucune tendresse de la part

To sleep with anger



de ses parents. Elle travaille dans une usine d'allumettes (d'où le titre du film) et ne semble pas avoir d'ami. Il faut dire qu'elle n'est pas vraiment belle et elle ne fait rien pour s'arranger. Mais un jour, elle achète une belle robe, va dans un bistrot et se fait embarquer par un homme qui, au petit matin, ne songe bien évidemment pas à établir des relations plus durables avec sa "conquête". Enceinte, elle se fait repousser par ses parents et par le coupable. Alors, elle décide de se venger, à sa manière.

Tourné dans un style très épuré, presque muet (il faut dire que la fille n'a personne à qui parler), choisissant dans chaque scène d'en dire le moins possible, sans la moindre émotion dans la mise en scène, ce film est l'antithèse parfaite du mélodrame. Le plus extraordinaire est peut-être qu'en refusant d'étaler le moindre sentiment à l'écran, Kaurismäki nous touche étrangement et réussit finalement mieux que quiconque à traduire le vide sentimental et l'affreuse solitude de son personnage tout en introduisant une sorte d'humour ravageur et amer. On voit mal comment Aki Kaurismäki (qui ressemble physiquement à Fassbinder et semble partager son pessimisme) pourra pousser plus loin ce style. "The Match Factory Girl" est en tout cas un film unique, une sorte d'objet non identifié dans le cinéma scandinave.

À côté des grosses productions traditionnelles, la Sélection officielle présentait aussi quelques oeuvres plus marginales. Tel est le cas de "La captive du désert" de Raymond Depardon, présenté dans une seule séance (au lieu des deux habituelles). Depardon ne voulait pas indisposer les "pingouins" (entendez les invités aux séances du soir où la tenue de soirée est obligatoire), paraît-il. Il a peut-être eu raison car il faut beaucoup de patience pour suivre jusqu'au bout un film dans lequel il ne se passe pas grand-chose mis à part la détention d'une femme dans le désert, sa captivité effective et les barreaux qui sont dans sa tête. Notre patience est cependant amplement récompensée: "La captive du désert" (vaguement inspiré de l'affaire Claustre sur laquelle Depardon-photographe a fait un reportage) est un film formidable qui parle de l'infini, du temps et de l'espace et aussi du choc entre deux cultures que tout sépare. Sandrine Bonnaire y est exemplaire et n'a jamais été aussi bonne depuis "Sans toit ni loi". Depardon avait déjà filmé le désert dans "Une femme en Afrique". Il récidive ici en épurant encore l'image et le son tout en abandonnant l'égoïsme parfois agaçant du premier film.

Gageons que les "pingouins" n'étaient pas très à l'aise non plus en voyant "Hidden Agenda" de Ken Loach. Loach fait partie de ces cinéastes anglais qui ont renouvelé le cinéma britannique dans les années 70 avant de tomber quelque peu dans l'oubli au cours de la décennie suivante. Il revient aujourd'hui avec un film dans lequel il a abandonné certaines de ses exigences formelles mais qui fonctionne comme un véritable film-pamphlet contre le gouvernement de Margaret Thatcher (qui est décidément l'ennemie jurée des cinéastes britanniques, voir les déclarations faites à ce sujet par Stephen Frears). Un employé d'une association humanitaire (style Amnesty Inter-

national) y est assassiné froidement alors qu'il se rendait à un rendez-vous avec un membre de l'IRA. Un policier enquête et découvre que les services secrets britanniques emploient des méthodes illégales (et meurtrières), non seulement pour combattre l'IRA mais aussi, à l'occasion, pour se débarrasser d'un adversaire politique.

C'est ce que Libération appelle "la thèse du complot" en semblant accuser Loach de paranoïa aiguë. N'empêche qu'il y a des vérités qui, si elles ne sont pas toujours bonnes à entendre, doivent être dites. L'utilisation de méthodes anticonstitutionnelles par les services secrets anglais pour combattre l'IRA (dont Loach justifie les objectifs sans prendre position sur le problème de la violence employée par les Irlandais) n'est mise en doute par personne, si ce n'est quelques journalistes anglais conservateurs qui ont transformé la conférence de presse de Ken Loach en réquisitoire contre le réalisateur. L'un d'eux (et pas des moindres, paraît-il) est même allé jusqu'à écrire que le film avait été sifflé dans la projection de presse, ce qui est rigoureusement faux! Les Britanniques ont d'ailleurs fait des pieds et des mains pour empêcher la projection du film à Cannes, sans succès heureusement. Ces réactions de la part des Britanniques justifient amplement, si c'était nécessaire, ce film fort et sans concessions, qui manque un peu de subtilité mais offre en revanche l'avantage d'être parfaitement accessible à un grand public.

Pour finir en beauté, évoquons encore les films qui ont reçu les deux grands prix de ce festival. L'un est naturellement "Wild at Heart" (Palme d'Or). L'autre porte un titre assez rédhibitoire: "Bouge pas, meurs et ressuscite" ("Zamri oumi voskresni") et il a reçu la Caméra d'Or, récompensant la meilleure première oeuvre du festival. Son réalisateur, le Soviétique Vitali Kanevski a pourtant déjà 55 ans, mais il a passé plusieurs années en prison d'abord, puis dans un hôpital psychiatrique. On dit que c'est Alan Parker qui, après avoir vu le film lors d'un séjour en Union Soviétique, l'a apporté à Gilles Jacob, délégué général du festival de Cannes, qui l'a finalement présenté dans la section "Un certain regard". Si cette histoire est vraie, nous pardonnerons bien volontiers à Parker son exécration contribution au festival (voir plus haut) car, pour être mauvais réalisateur, il n'en est pas moins excellent spectateur. Comme dit Philippe Garner (encore dans Libération): "On n'est pas près de voir un film comme ça avant longtemps. On soupçonne aussi que même si Vitali Kanevski fait d'autres films, ils ne seront jamais plus comme celui-ci". Kanevski ne fait pourtant que raconter son enfance juste après la guerre, sujet rabâché s'il en est. Mais voilà, personne n'a jamais raconté son enfance comme Kanevski. Peut-être parce que personne n'en avait aussi gros sur le coeur. Située dans un camp de prisonniers politiques où sa mère était gardienne, à proximité d'un camp de prisonniers japonais, plongée dans la boue et la gadoue, l'enfance de Kanevski avait tout du cauchemar et pourtant, avec les yeux des enfants, tout est à la fois encore plus dur et plus innocent. Alors Kanevski y va sans se gêner, inventant presque par mégarde un style jamais vu, qui part du réalisme le plus sordide pour déboucher sur le surréalisme hal-

lucinant, telle une "Guerre des boutons" qui virerait à la "Nuit du chasseur" " (Garnier), appelant toutes sortes de réminiscences mais ne ressemblant à aucun autre film. Sans souci de la logique parfois, passant de la poésie à la folie pure (la scène dans laquelle le gamin fait dérailler un train est proprement ahurissante), Kanevski filme comme s'il en allait de sa vie, nous surprenant à chaque instant. Et même si le spectateur risque de se perdre dans ce film déroutant, on en sort abasourdi, étonné, conquis. Kanevski fut la révélation d'un festival dans lequel les bonnes surprises ne manquaient pourtant pas.

Nous ne nous attarderons plus guère ici sur **"Wild at Heart"** dont j'aurai le loisir de dire tout le bien que j'en pense à sa sortie (prévue pour l'automne). Je répéterai seulement ce que j'ai déjà écrit ailleurs et ce que je suis prête à soutenir devant tous les grincheux et les bien-pensants qui, à l'instar de Claude-Marie Trémois dans Téléràma, s'obstinent à le dénigrer: c'est la plus belle Palme depuis de nombreuses années, la plus culottée et la plus méritée!

Viviane Thill